



Jules Renard

L'ÉCORNIFLEUR

Biographie et informations

Nationalité : France

Né(e) à : Châlons-du-Maine (Mayenne) , le 22 février 1864

Mort(e) à : Paris , le 22 mai 1910

Biographie :

Pierre-Jules Renard, dit Jules Renard, est un écrivain français.

Il est reçu bachelier ès lettres en 1883 (à Paris au lycée Charlemagne), mais refuse de se présenter au concours de l'École normale supérieure. Il écrit, lit énormément, fréquente les cafés littéraires de Paris où il rencontre Danièle Davyle pensionnaire de la Comédie Française (elle lui inspirera le personnage de Blanche dans "Le Plaisir de rompre"; il commence à collaborer à de petites revues.

Août 1887, il commence à travailler au roman "Les Cloportes" (paraîtra à titre posthume en 1919). Il écrit des articles, des critiques littéraires et des textes pour le "Mercure de France" qui paraîtront en 1890 sous le titre de "Sourires pincés". En décembre 1891, il commence sa collaboration au "Gil Blas".

En 1900, Jules Renard est élu conseiller municipal à Chaumot et obtient la Légion d'Honneur en août. Il devient conseiller municipal de Chitry en avril 1904 puis maire en mai 1904 et réélu en 1908. En 1907 il est élu à l'Académie Goncourt.

Il meurt d'artériosclérose à l'âge de 46 ans.

Table des matières

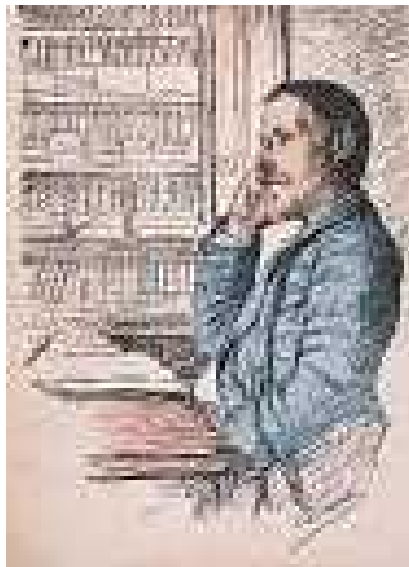
I MONSIEUR VERNET.....	6
II DE LA PRUDENCE.....	7
III BOUTON PAR BOUTON.....	9
IV ENCORE UN HOMME DE LETTRES.....	11
V ENTRÉE.....	14
VI MADAME VERNET.....	15
VII SYMPTÔMES.....	17
VIII DÉVIATION.....	21
IX C'EST BON ! C'EST BON !.....	24
X MISÈRE DE MISÈRE !.....	26
XI MES CONFRÈRES.....	30
XII JE DIS QUELQUE CHOSE.....	35
XIII COUPS DE SONDE.....	39
XIV COSMOGRAPHIE.....	43
XV JE TROUVE UN ENGAGEMENT SÉRIEUX.....	46
XVI EN VOYAGE.....	48
XVII C'EST LA MER !.....	51
XVIII JAMAIS AU NIVEAU DE LA MER !.....	56
XIX CIVILITÉS.....	59
XX À FOND DE CALE.....	64

XXI IMPORTUNITÉS.....	69
XXII LA DERNIÈRE STATION.....	73
XXIII INSOMNIE.....	76
XXIV LE BOBO.....	79
XXV SCÈNE.....	82
XXVI JE RESTE.....	92
XXVII JE RENDS DES SERVICES.....	94
XXVIII À TABLE ! À TABLE !.....	98
XXIX MADEMOISELLE MARGUERITE.....	102
XXX PROGRAMME.....	106
XXXI ATOMES CROCHUS.....	110
XXXII THÉORIES.....	111
XXXIII LE NAVET.....	114
XXXIV LE BAISER.....	122
XXXV PRISE D'HABITUDE.....	127
XXXVI ÉCRIRE !.....	132
XXXVII LA PLAGÉ.....	135
XXXVIII POINTS DE VUE.....	138
XXXIX PAS DE GÂCHAGE.....	142
XL DIRECTEUR DE CONSCIENCE LITTÉRAIRE.....	146
XLI ÉGLISES.....	152
XLII PROMENADES ET BEAUX SITES.....	156

XLIII FLIRTAGE EN PLEIN AIR.....	160
XLIV LA PARTIE D'AGRÉMENT.....	165
XLV IL FAUT EN FINIR, À LA FIN.....	170
XLVI PROPOSITION.....	174
XLVII LES IDÉES DE MADEMOISELLE MARGUERITE..	179
XLVIII PREMIÈRE SÉANCE.....	184
XLIX COURS COMPLET.....	188
L EN SOURDINE.....	191
LI DERNIÈRE SÉANCE.....	203
LII LE DEMI-VIOL.....	207
LIII ANIMAL TRISTE.....	212
LIV LE DÉPART.....	214
LV ADIEU !.....	217

I

MONSIEUR VERNET



C'est un homme de quarante ans, un peu raide et lourd, convenablement vêtu. On sent qu'il n'a pas lui-même soin de sa personne, qu'il ne s'habille pas seul. Madame Vernet le boutonne, l'épingle, le peigne. Rarement un jour se passe sans que la raie, droite et pure, se défasse, et que la cravate remonte. Mais Monsieur Vernet est incapable de « revenir sur sa toilette », et il semble, pour cette raison, plus distingué le matin que le soir.

Le peu qu'il montre de ses yeux est d'un bleu tendre. Ses paupières pesantes jouent mal, constamment presque fermées. Il est obligé de lever la tête, de la pencher en arrière, comme les gens qui regardent par-dessous leurs lunettes. Je le dis sans malice, la forme de ces yeux rappelle quelque chose de déjà observé aux yeux des porcs.

En omnibus, Monsieur Vernet se met de préférence au fond et regarde les derrières des chevaux lourdement secoués. « Le pavé de Paris use les meilleures bêtes. » Suivant les recommandations du préfet de police, Monsieur Vernet ne descend pas de voiture avant qu'elle ne soit immobile. Mais une fausse honte, bien excusable chez un homme, l'empêche de « demander le cordon » au conducteur pour lui seul : il attend qu'une dame fasse arrêter, et profite de l'occasion. Sinon, il s'entête, dépasse le but, va jusqu'à la station prochaine et retourne sur ses pas.

II

DE LA PRUDENCE

Oh ! je me tiens sur mes gardes. Une récente aventure m'a rendu sévère. Je viens de « quitter » certaine famille honorable que j'aimais beaucoup, un peu trop, et je frissonne au souvenir de l'outrage. Je ne me livrerai pas sans défiance. Il faut que, plus tard, si l'aventure tourne mal, je puisse dire, hautain et bref, à cet homme :

– « Ne vous souvient-il pas, Monsieur, que vous avez été le premier à me tendre la main ? »

À ses reproches, je répondrai :

– « C'est vous qui m'avez cherché ! »

Dès qu'on nous embrasse, il est bon de prévoir, tout de suite, l'instant où nous serons giflés.

Je l'épie et le vois venir.

Ce n'est d'abord, entre nous, qu'un échange de nos deux cartes :

VICTOR VERNET
DIRECTEUR DES CHANTIERS DE L'USINE CASE

Passy

HENRI

Monsieur Vernet me regarde :

– « Est-ce tout ? »

– « Oui, dis-je, j'ai jeté négligemment mon nom à la corne du carton, en signature. Au-dessus je puis écrire quelques lignes : c'est commode. »

Monsieur Vernet sourit et dit :

– « J'aime tout ce qui est original ! »

Mais, par politesse ou indifférence, il ne réclame pas d'autre renseignement.

Nous nous saluons et nos chapeaux se bossellent au plafond de l'omnibus.

III

BOUTON PAR BOUTON

À chaque rencontre, comme on reprend aux dernières mailles une dentelle interrompue, la conversation nouvelle se raccroche aux derniers mots de la précédente. Expérimentés, nous n'allons pas vite. Une fois, Monsieur Vernet dit son âge ; une autre fois, le chiffre de ses appointements : 15,000 francs. De plus, il est intéressé dans les affaires. Elles vont bien. Mais « ce qu'il y a d'agréable » c'est qu'il a droit à deux mois de congé par an. Lentement, je reconstruis sa vie. Aujourd'hui il m'apprend le petit nom de sa femme : Blanche. Elle a oublié de lui changer ses manchettes. Il serait plus expansif si j'étais moins discret. Mais je n'ai pas l'habitude de me jeter à la tête des gens.

Je ne le fais que par exception.

Tantôt, obstinément silencieux, j'affecte de ne rien entendre ; tantôt je coupe net une confidence, en toussant.

Si Monsieur Vernet me demande :

– « Vous avez sans doute quelque emploi ? »

je réponds :

– « C'est peu de chose : j'élève trois petits lapins. »

Monsieur Vernet feint de comprendre, « puisqu'il aime tout ce qui est original ».

– « Et vos petits lapins vont bien ? »

– « Ils sont charmants et forment un triple étage. L'aîné a la tête de plus que le cadet, le cadet la tête de plus que le troisième. On me les prête tous les matins. »

– « Je vois : vous êtes professeur libre. »

– « Oh ! tout à fait libre. Les pauvres petits et moi, nous sommes bien ennuyés ensemble. Mais il faut aider ma famille à me faire vivre. Voilà qu'ils sont à point pour entrer au lycée. Quel dommage ! j'avais comme vous deux mois de congé, et, en outre, toutes mes soirées à moi, ce qui me permettait de travailler. »

Je répète le mot « travailler » en exagérant la voix et le geste. L'heure est-elle venue de dire à quoi ?

IV

ENCORE UN HOMME DE LETTRES



MONSIEUR VERNET

Vraiment, je n'achète le journal que pour ma femme, car je n'ai pas le temps de le lire. Je jette à peine un coup d'œil sur les faits-divers et la Bourse.

HENRI

Et cela suffit, car le reste, ce que nous écrivons, est-ce intéressant ?

MONSIEUR VERNET

Vous écrivez donc dans les journaux ?

HENRI

Des fois.

MONSIEUR VERNET

Lequel ?

HENRI

Oh ! n'importe lequel. Dans l'un ou dans l'autre. Un peu partout.

MONSIEUR VERNET

Je n'ai jamais vu votre nom.

HENRI

Cela ne m'étonne pas. J'écris sous des pseudonymes. Je suis jeune et n'ose pas me lancer. Il y a la famille.

MONSIEUR VERNET

Mais ces pseudonymes, quels sont-ils ?

J'en invente sur le champ quelques-uns. Aux premiers, Monsieur Vernet fait des signes d'ignorance. Il reconnaît les derniers :

– « Oui, je crois avoir vu celui-là quelque part. »

Le coup est porté. Monsieur Vernet se rapproche de moi. La serviette du professeur libre n'est plus à ses yeux banale : il y a peut-être un article dedans. La différence des âges est abolie. Nous nous estimons de pair.

MONSIEUR VERNET

Je voudrais bien lire quelque chose de vous.

HENRI

Ce que j'ai fait jusqu'ici ne mérite pas d'être offert. Attendez au moins que j'aie terminé mon roman.

MONSIEUR VERNET

Comment ! vous écrivez aussi des livres ?

HENRI

Des livres ! c'est beaucoup dire. Je barbouille du papier.

MONSIEUR VERNET

Je serais empêché de soutenir qu'un livre est bon ou mauvais. Je ne m'y connais pas et n'y entends rien. Mais j'affirme que pour faire un roman, quel qu'il soit d'ailleurs, pour mener à bien l'histoire, pour se retrouver au milieu de tous les personnages et ne pas confondre Pierre avec Paul, il faut avoir de la tête !

Nous sommes graves. Il semble que nous allons, moralement, nous cordeler, nous nouer.

Presque sous le manteau, en me cachant des passants, je donne à Monsieur Vernet ma vraie carte, une plaquette d'une centaine de vers luxueusement éditée aux frais de cette honorable famille que j'ai « quittée ». J'en ai toujours un exemplaire sur moi. C'est un en-cas préparé pour liaison immédiate. Monsieur Vernet l'ouvre sans un mot. La dédicace est flatteuse, l'hommage empressé. Et puis il possède maintenant, pour la première fois de sa vie, une chose imprimée qu'il n'a pas achetée. Il m'offre, en échange, une invitation à venir prendre le café, sans cérémonie, dimanche prochain, vers une heure. Madame Vernet y compte fort. On m'attendra.

Notre poignée de main est longue comme si nous venions de traiter un important marché. Monsieur Vernet me sourit, tout grâce, et je chantonne ainsi qu'une raccrocheuse, quand la soirée est belle et que le trottoir donne bien.

V

ENTRÉE

Je m'attends à du nouveau. Je tombe dans un ménage bourgeois, c'est-à-dire au milieu de gens qui n'ont pas mes idées.

Le bourgeois est celui qui n'a pas mes idées.

J'ai préparé en sot ma première visite aux Vernet. J'allais chez eux avec le plaisir d'avoir à poser un peu et la crainte de n'être pas compris. Je me promettais de faire de l'effet, repassant mes citations, cherchant des noms d'auteurs peu connus et dont la seule étrangeté me ferait honneur. N'avais-je pas, dans la collection de mes gestes, quelque élévation de bras, un ploie-ment de genou, un coup de nuque en arrière, qui seraient à mes phrases d'élite ce que les projections lumineuses sont aux conférences scientifiques.

Ai-je fait mes frais ?

Je ne me rappelle pas avoir été au-dessus de moi-même.

Nous avons pris du café. J'ai déclaré qu'il était bon, mais un peu chaud. Monsieur Vernet m'a parlé de sa cave. J'ai trouvé cela naturel, « puisqu'il avait du vin dedans ». Inhabile à distinguer la fine-champagne de l'eau-de-vie de marc, j'ai cependant affirmé que la liqueur de mon petit verre bleu devait être très vieille, selon moi, du moins.

VI

MADAME VERNET

Au premier engagement entre Madame Vernet et moi, Monsieur Vernet se tut.

– « Et vous, Madame, à quoi donc passez-vous vos loisirs ? »

Je disais « donc », et en général j'exagérais les liaisons, le soin avec lequel nous lions nos mots étant le signe certain qu'on nous en impose.

– « Je lis un peu », dit-elle.

Aussitôt je prononçai les noms de Baudelaire et de Verlaine. Elle m'avoua qu'elle ne les connaissait pas, et, loin de me redresser avec la mine sévère et condoléante du monsieur qui découvre une ignorance, j'eus la lâcheté de dire :

– « Tant mieux pour vous ! » la lâcheté de le répéter et de commencer l'éloge de la femme qui ne sait rien. Mais Madame Vernet :

– « Une femme doit avoir au moins quelques notions d'histoire et de géographie. »

– « Sans doute, dis-je, et d'arithmétique. »

– « Et de musique », dit-elle.

– « Soit, je vous accorde le piano, mais avec un seul doigt. »

Bientôt je lui fis toutes les concessions. Elle parlait assez correctement, en disant « mélieur » au lieu de meilleur. Elle aimait la peinture-poésie et la poésie-peinture. Elle désirait élever son âme de temps en temps, comme on fait des haltères, par récréation et par hygiène. Aux beaux endroits d'un livre, elle ne s'en cachait pas, ses yeux se mouillaient de larmes. Cependant elle avait vidé bien des coupes, et la façon dont elle parla de l'amertume des choses me fit comparer sa vie à quelque tonneau qui a trop roulé et où la lie se dépose, tandis que, couard, cinq minutes après avoir glorifié la femme qui ne sait rien, je vantais bassement la femme qui sait tout.

VII

SYMPTÔMES

Ils n'ont pas d'enfants et s'ennuient. J'arrive au bon moment. Ils gardent à l'endroit du poète des préjugés en partie rectifiés, c'est-à-dire que, ne voyant plus en lui un illuminé, un fou maigre, affamé et grugeur, légendaire et redoutable, ils le traitent encore d'être original et exceptionnel. S'il travaille, ils se signeraient et disent :

– « Il travaille ! »

S'il ne pense à rien, ils disent :

– « Laissons-le rêver ! »

Ou, le doigt tendu vers son front :

– « Que peut-il se passer dans cette tête-là ? »

Je porte la main à mes cheveux courts, comme pour remettre d'aplomb une auréole.

Madame Vernet coud des boutons aux caleçons de son mari :

– « Vous êtes heureux de pouvoir consacrer votre vie à l'art ! »

Elle entend vraiment que je voue ma vie à l'art, la lui dédie et sacrifie. Elle me croit un peu prêtre et me complimente sur ma vocation.

Faut-il lui dire que je n'en ai pas ? que je « compose » des vers aux heures perdues, parce que papa me sert provisoirement une petite rente, et que j'entretiens habilement ses illusions ? Il veut faire de moi quelqu'un, et se saigne jusqu'à ce qu'il découvre en son fils un paresseux vulgaire et rebouche ses quatre veines une fois pour toutes.

– « D'ailleurs, dit Monsieur Vernet, qui suit sa propre pensée et côtoie la mienne, le devoir d'un père n'est-il pas de s'ôter le pain de la bouche pour ses enfants ? »

C'est juste, mais répugnant, et si le mien s'ôtait le pain de la bouche pour me l'offrir, je le prierais poliment de l'y rentrer.

Monsieur Vernet fume une cigarette, las d'avoir travaillé une journée de dix heures à l'usine qu'il dirige. Ses paupières battent comme des volets mal accrochés. Parfois elles se ferment. L'effort qu'il fait pour les relever les plisse à peine. Elles ressemblent à des coquilles de noix. Sa cigarette s'éteint à chaque instant. Il la rallume. Elle se meurt. C'est une lutte. Il a l'air de manger des allumettes.

MADAME VERNET

« Ce n'est pas poétique de coudre des boutons ! »

C'est cependant nécessaire pour que les caleçons tiennent. Va-t-elle reprendre l'argutie de l'autre jour ? Elle fait, dans le tas des choses qu'elle accomplit, pense ou exprime, le triage de celles qui sont poétiques et de celles qui ne le sont pas. Manger des huîtres est poétique, mais manger de la soupe ne l'est plus. Dire « Monsieur Vernet » est distingué, et dire « Mon mari » commun. Elle pique, avec l'adresse d'un chiffonnier, le mot « chaise » et le jette là, « côté prose », puis le mot « siège », qu'elle dépose ici, « côté vers ».

Soudain, Monsieur Vernet, du fond de sa somnolence, pareil à un oracle que le suc des lauriers et des vapeurs méphitiques ont engourdi, annonce :

– « Vous arriverez ! »

Je l'espère, me laisse aller et conte mes rêves, en un bon fauteuil dont je frise les glands entre mes doigts. J'ai bien dîné, et j'éprouve le besoin d'intéresser quelqu'un à mon avenir. Mes jambes s'allongent, prennent possession du parquet, et mes pieds remuent comme la queue d'un chien qu'on flatte.

Je ne fume pas. On me dit que je n'ai point de défauts, et on pense que si je crains le tabac et l'alcool, c'est non par délicatesse de femmelette, mais par prudence de grand homme qui se ménage. Je lève mes mains blanches pour que le sang n'ait pas la force d'y monter. On me demande des vers.

– « Mes vers n'ont que le mérite de s'en aller tout de suite loin de ma mémoire. Ne vaut-il pas mieux causer doucement de choses diverses, en amis vieux déjà qui se pénètrent sans effort ? »

Enfin j'ai un idéal : la pâleur de mon teint et ma tristesse en répondent.

Ne pouvant fumer sa cigarette, Monsieur Vernet se décide à la sucer.

– « Cher ! cher ! » lui dit Madame Vernet.

Il continue. Ses dents mâchent des brins de tabac. Quelques-uns s'échappent, tombent, s'accrochent comme des insectes à son gilet. On ne sait plus s'ils viennent de sa bouche ou de son nez.

– « Voyons, Monsieur Henri, dites-nous quelque chose ! »

– « Non, pas ce soir. Une autre fois, quand je serai plus en train ! »

Les boutons du caleçon sont au complet. Madame Vernet l'agite. Le derrière se gonfle comme s'il y avait quelqu'un. Étourdi par la chaleur et le peu que j'ai bu, je me le figure empli pour de bon. J'y entre moi-même. Il est trop large, et Madame Vernet, à genoux, sa tête à hauteur de mes hanches, serre les ficelles. Je ne ressens que l'ennui d'être tripoté, de tourner à droite, à gauche, les mains en l'air, ou croisées sur mon ventre. Vainement je dis :

– « C'est bon ! »

et veux m'en aller à mes affaires : Madame Vernet s'obstine, rentre le caleçon dans les chaussettes, s'écarte un peu pour voir, sans trouble, assise sur ses talons, et pique une épingle dans son corsage.

– « Je vous demande encore pardon d'avoir terminé ce petit travail devant vous, mais Monsieur Vernet n'a plus rien à se mettre. »

Je regarde cet homme, pris de pitié, prêt à lui offrir mon linge. Un grotesque a pris ma place, parle en mon nom, caricature mes gestes, digère et s'empâte.

VIII

DÉVIATION



Ils disent, l'un :

– « Ma femme m'adore ! »

Et l'autre :

– « Monsieur Vernet est le plus honnête des hommes. »

Ils n'avoueraient pas que, séparés, ils sont heureux. Pourtant le mari ne vit complètement que dans son usine. L'invention du téléphone lui a paru un événement immense. D'abord il redoutait de s'aboucher avec l'appareil, disant au premier employé venu :

– « Téléphonez donc pour moi : je n'ai pas le temps. »

Et tandis que l'employé parlait au loin, Monsieur Vernet tournait autour de la cage, ainsi qu'un dompteur déjà mordu, n'osant jamais et se promettant d'oser, un peu fiévreux comme un auteur qui écouterait en lui-même la répétition d'une pièce.

Enfin il est entré, et maintenant voilà qu'il regarde l'appareil comme un confident. Ils sont toujours ensemble. Monsieur Vernet lui cause pour causer, et, le soir, l'écho des conversations qu'ils ont eues se répercute encore.

– « Imagine-toi, Blanche, que j'ouvre la cage. J'entre, je dis « Allô » – rien. – « Allô, allô » – rien. – Croirais-tu *qu'elle* m'a fait attendre la communication vingt-cinq minutes, montre en main ! »

Elle ! l'Ennemie !

Madame Vernet, les coudes sur la table, le nez dans sa tasse de thé, un petit doigt en accent aigu, répond :

– « Mâtin ! »

Elle a couru par les grands magasins toute la soirée :

– « Oui, je prendrais cela, mais ce n'est pas pour moi, c'est pour une amie qui habite la province ! »

Parfois elle achète pour rendre, et peut-être parce que ce va-et-vient de paquets fait bien aux yeux de sa concierge. Mais ce qu'elle garde est d'occasion. Le bon marché seul la tente.

– « Je puis vous affirmer qu'elle a été rudement bien », me dit Monsieur Vernet.

Il s'encourage à l'aimer, fier qu'elle me plaise, et quand je fais à Madame Vernet l'offre d'une civilité saupoudrée comme une gaufre, il sourit :

– « Ah ! ce Monsieur Henri ! »

Il me croit connaisseur. Mes admirations pour la femme sont un hommage au goût du mari. Si nous étions seuls, je lui taperais sur l'estomac, et il me raconterait des saletés.

Et Madame Vernet s'excite de son côté.